

L'EPOUX
PAR
SUPERCHERIE,
COMEDIE
EN DEUX ACTES,
EN VERS,
PAR MONSIEUR
DE BOISSY,

DI

2667 f



VIENNE EN AUTRICHE.

chez J. PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de sa Majesté Imperiale & Royale.

106877

M D C C L I I I.



ACTEURS.

LE MARQUIS D'ORVILLE, Mari secret
d'Emilie.

MILORD BELFORT, cru Mari d'Emilie.

EMILIE.

CONSTANCE, Cousine d'Emilie.

LA FLEUR, Valet du Marquis.

*La Scène est en Angleterre, à la
Campagne, chez Belfort.*



L'E-



L'EPOUX
PAR
SUPERCHERIE,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'ay tremblé pour vos jours, & mon ame est ravie
De vous voir réchapé de votre maladie,
Votre santé, Monsieur, va reprendre son cours,

A 2

LE

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près, qui me livrent la guerre.

LA FLEUR.

C'est l'effet du Brouillard qui regne en Angleterre:
J'en ai senti l'atteinte, en arrivant ici:
Une de ces vapeurs, ce matin, m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France;
Et les sages en sont attaqués les premiers.
Mais changeons de sujet.

LA FLEUR.

Monsieur, très-volontiers,

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amene?

LA FLEUR.

Un de grande importance
Qui même demandoit votre convalescence,
Votre Pere n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle,

LE MARQUIS.

Et pourquoy?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah Ciel!

LA

LA FLEUR.

Frémissez-moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine, est jeune, riche & belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant?

LA FLEUR.

Oui, vite, embarquons-nous.
Pour la cérémonie, on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

On m'attendra long-tems. Quel contre-tems
horrible?

LA FLEUR.

Cet hymen cependant . . .

LE MARQUIS.

Est l'hymen impossible.

LA FLEUR.

Impossible. Monsieur! ce discours me surprend.
N'êtes vous pas Garçon? libre, par conséquent?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut se le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LA FLEUR.

J'étois d'abord surpris; je deviens effrayé.
Vous êtes donc . . .

LE MARQUIS.

Je suis secrettement lié.

A 3

LA



6 *L'Epoux par supercherie,*

LA FLEUR.

Monsieur a fait ici le choix d'une Compagne,
Sans l'aveu de son Pere?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette Campagne,
Et depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LA FLEUR.

Si je n'apprehendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom.

LE MARQUIS.

C'est Emilie.

LA FLEUR.

L'Epouse du Milord! c'est par plaisanterie.

LE MARQUIS.

Poinr. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce
nom.

LA FLEUR.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque?

LE MARQUIS.

Non.

J'ai l'esprit sans nuage; & pour preuve sincère
Je vais te dévoiler le fonds de ce mystere.
La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
Qu'aucun Art ne pouvoit connoître ni guérir,
L'Amour en étoit seul l'origine secrette;
Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.
Que dis-je? je la dois aux bontez de Belfort.
Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport.

S'il se dit mon Ami, c'est bien à juste titre.
 Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.
 Ses soins, pour les sauver, ont tout sacrifié.
 Si je respire encor, c'est grace à l'amitié.

LA FLEUR.

Déjà, par ce début, mon ame est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le temps que Belfort recherchoit Emilie,
 Je la vis; mais à peine un regard me frappa,
 Qu'elle embrasa mon cœur, & qu'il l'idolatra.
 Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
 S'accrut par la contrainte; & cette violence
 Me conduisit bien-tôt aux portes du trépas.
 Mon Ami désolé me serrant dans ses bras,
 Me conjure instamment de parler & de vivre;
 Me dit que si je meurs, il est prêt de me suivre.
 Ses yeux plus éclairés que ceux du Medecin
 Pénétrent que mon mal vient d'un feu clandestin;
 Et sa vive amitié tourne si bien mon ame,
 Qu'il arrache l'aveu de ma secrette flâme.
 „Vivez (s'écria-t'il) vivez, mon cher Marquis;
 „Je vous cède l'objet dont vous êtes épris.
 „L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.
 „Emilie est aimable, & je lui rends justice:
 „Mais j'admire ses traits sans en être touché.
 Du Tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, & presque insurmontable,
 Arrête cependant son dessein généreux.
 Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
 Qu'aux mains d'un Etranger, la mere d'Emilie
 Ne livrera jamais une fille chérie,
 L'objet de tous ses soins, & son unique espoir;
 Elle qui met sa joye au plaisir de la voir.
 Que fait Belfort? le jour que l'hymen se prépare,
 Son esprit imagine un moyen fou, bizarre;
 Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
 Il gagne le Notaire, & sous mon propre nom
 Fait dresser le Contrat, & par ce stratagême,
 Feignant d'être Témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal,
 Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal,
 Le soir . . .

LE MARQUIS.

Tout succeda parfaitement. La suite . . .

LA FLEUR.

Je crois la deviner; & je vous félicite.
 Ah, le joli Romain! pour le rendre parfait,
 N'est-il pas vrai? Milord, en confident discret,
 Se retire sans bruit, trompant le Domestique,
 Après s'être saisi de la lumière unique
 Qu'il avoit fait laisser dans son appartement,
 Crac, vous prenez, Monsieur sa place doucement;
 Et sous le voile heureux de la nuit favorable,
 Vous

Vous devenez l'Epoux de cette Dame aimable?
Hem? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

LE MARQUIS.

Oui, comme tu le dis, la chose se passa.

LA FLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne sçauois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment?

LA FLEUR.

Madame est du secret, Monsieur, apparemment?

LE MARQUIS.

Ma Femme n'en sçait rien; je n'ose l'en instruire.

LA FLEUR *à part.*

Je pense pour le coup qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je mens!

LA FLEUR *à part.*

Oh! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.
Par les discours qu'il tient, la chose est averée;
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce Pays tout m'oblige à rester.

LA FLEUR.

Tout vous fait un devoir, Monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une Epouse que j'aime,
Il n'est point de parti, ni de moyen extrême,
Que mon cœur ne soit prêt d'embrasser dans ce
jour.

Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LA FLEUR.

Sortons d'un lieu fatal ; & courons en Provence,
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont
plongez.

LE MARQUIS.

Tai-toi, tes seuls propos la font naître.

LA FLEUR.

Songez...

LE MARQUIS.

Songe, songe toi-même à respecter ma flâme.

LA FLEUR *à part.*

Gardons de l'obstiner, j'irriterois son ame,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre tems, que je parle à Belfort,
Que je régle avec lui . . . Je le vois qui s'avance.
Laisse-nous ; & sur-tout, garde bien le silence.

LA

LA FLEUR *à part en s'en allant.*

C'est, de sa maladie, un effet trop certain.
 Quel assaut pour son Pere! Il mourra de chagrin.

S C E N E II.
 BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

EH bien, quelle nouvelle as-tu reçu de France?
 Ton Pere . . .

LE MARQUIS.

M'assassine : il veut qu'en diligence
 Je parte, pour aller épouser un Parti,
 Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.
 Juge de l'embarras, où cet ordre me livre.
 Comment parer ce coup? Quel chemin dois-je
 suivre?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrémité,
 Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
 Retourne en ton Pais, & laisse-moi ta Femme.
 Son état ne doit pas inquiéter ton ame,
 Compte que j'en aurai le même soin que toi.
 J'ai le titre d'Epoux, j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Epargne ton Ami; laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah! voilà le parti que choisiroit mon cœur ;
 Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
 Je vois de tous côtez une affreuse tempête.
 De ma Femme , d'abord, la Famille m'arrête.
 Ce nœud va lui paroître un outrage mortel :
 Elle me poursuivra peut être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable ; & sur moi tout l'ou-
 rage....

LE MARQUIS.

Cette crainte pour toi me retient davantage,
 Emilie elle-même intimide mes sens.
 Je la redoute, Ami, plus que tous ses Parens,
 Si je fais cet aveu, je crains avec justice,
 Je crains qu'il ne l'offense & qu'elle ne rougisse
 De me voir Possesseur d'un bien que j'ai sur-
 pris.

Sen indignation en deviendra le prix.
 Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuse une audace
 Que l'amour a causée, & que l'hymen efface.
 D'Orville, à cet égard dissipe ton effroi.
 Si son cœur doit haïr quelqu'un, ce sera moi.
 Choisi pour son Époux, j'ai cédé sa personne.
 Voilà ce que jamais le Sexe ne par tonne.
 Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
 Outrager sa vertu, qu'offenser sa fierté.

LE

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
 Mais par délicatesse encore je balance ;
 Et je voudrois , avant de la tirer d'erreur ,
 Je voudrois par degrés m'assurer de son cœur.
 Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT.

On est assez aimable
 Pour lui plaire en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah ! d'un plus juste soin tu te dois occuper ,
 Et ton premier devoir est de la détromper.
 Plus tu laisses ta Femme en cette erreur blâ-
 mable ,
 Et plus , à son égard , ton cœur se rend cou-
 pable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons - lui cet aveu de moitié.
 L'amour sera plus fort , aidé de l'amitié :
 Car je n'aurai jamais , moi seul , cette assurance.

BELFORT.

Va , tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble , plus j'y pense.

LE

BELFORT.

Quel cœur pusillanime ! Et quel Mari poltron !

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.

Tu dois, toi qui le sçais, excuser mes allarmes.

D'Emilie, il est vrai, je possède les charmes ;

Je jouis, comme Epoux, du plus heureux succès :

Mais, Milord, comme Amant, je n'ai fait nul
progrès ;

Et j'ignore comment on prendra mon hommage.

J'en suis, pour ainsi dire, à mon apprentissage.

Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur ;

Et je vais, de ce pas, lui découvrir mon cœur.

J'entends du bruit. C'est-elle. Ah ? ma frayeur
redouble.Ne m'abandonne pas ; soutien-moi dans mon
trouble.

BELFORT.

Bon, Personne ne vient, tu te moques de moy.

Je suis embarrassé dans le fonds plus que toy.

J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.

Comment ? ton cœur soupire ?

BELFORT.

Non : il brûle gayement, quoi qu'il n'ose le dire ;

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché ? . . .

BELFORT.

La Parente . . .

LE

LE MARQUIS.

De qui?

BELFORT.

Ne devines-tu pas?

LE MARQUIS.

Est ce d'Emilie?

BELFORT.

Ouy.

Tu me protégeras, puisqu'elle est ta Cousine.
 Constance est enjouée; & j'ai l'humeur badine.
 Nos deux cœurs sont unis déjà par la gayeté.
 Mais parle, si tu veux que je sois écouté,
 Découvrir ton état, c'est me servir moi-même.
 J'attens qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t'en.
 Ma Femme, pour le coup, paroît . . . Demeu-
 re, atten . . .

Je tremble à son aspect.

BELFORT.

à part. Adieu, je me retire.
 Sa situation est neuve, & me fait rire.

S C E N E III.

EMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

EMILIE à Belfort.

Quand j'entre, vous sortez?

BEL-

BELFORT.

Je m'en vais revenir.
D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.

Il sort en riant.

S C E N E IV.

LE MARQUIS, EMILIE.

EMILIE.

A Lui plaire, j'ai beau mettre mon soin suprême,
Il m'évite toujours, & ricane de même.
Je suis apparemment ridicule à ses yeux ?
De quatre jours d'hymen, c'est l'effet merveilleux.

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée ?
Je dois, pour mon Ami...

EMILIE.

Monsieur, elle est fondée.
Vos yeux sont les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son estime pour vous est parfaite ; & je doi...

EMILIE.

S'il étoit vrai, Monsieur, auroit-il ces manieres ?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles sont singulières.
Mais

Mais ce tort apparent est pardonnable au fonds ;
Il est même appuyé sur de fortes raisons.

EMILIE.

Des raisons ! faites-moi l'honneur de m'en instruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez ? je vais . . . Je crains de vous les dire.

EMILIE.

Vous craignez ?

LE MARQUIS.

Ah ! bien loin que vous m'intimidiez ,
Madame , j'ai besoin que vous m'encouragiez .
De grace , accordez-moi toute votre indulgence ;
Ou je serai forcé de garder le silence.

EMILIE.

Mon Epoux , à ce compte , est donc bien criminel ?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour , qui seul l'a rendu tel.

EMILIE.

Quoi ! Belfort aime ailleurs ?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

EMILIE.

Du grand monde , voilà l'ordinaire maxime !
A vous en croire aussi , je devrois l'imiter.

B

LE

LE MARQUIS.

Sans doute.

EMILIE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

EMILIE.

L'Ami de mon Epoux lui-même me conseille...

LE MARQUIS.

Souffrez, ..

EMILIE.

A vos discours, je ferme mon oreille.

Je ne m'étonne plus s'il fuit par tout mes yeux.

Mais je dois étouffer un soupçon odieux.

Si Belfort m'a trompée, insultée, ou trahie,

J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.

Je le haïrois trop ; & je dois par honneur

Ecarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr, Ah! c'est l'aimer, Madame.

EMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

EMILIE.

Comment ? Monsieur me blâme

D'aimer mon Mari.

LE

LE MARQUIS.

Non; je le désire fort.

EMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

EMILIE.

Vous changez de langage;

LE MARQUIS.

Je voudrois & ne puis vous en dire davantage.

EMILIE.

Vous pâlissez, Marquis? Vous trouveriez-vous
mal?

LE MARQUIS.

Mais je ne suis pas bien. *(à part.)*

Voilà le trait fatal.

Que j'ai craint.

EMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse.

LE MARQUIS.

Votre Cousine vient, Madame, & je vous laisse.

SCENE V.

CONSTANCE, EMILIE.

CONSTANCE.

Que vois-je! Le Marquis sort pâle & tout
tremblant?

Vous

B 2

Vous-même, vous avez l'air triste & mécontent?

EMILIE.

La santé du Marquis n'est pas bien rétablie:
Sa raison s'en reilent, je la crois affoiblie;

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

EMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier.

CONSTANCE.

Les façons de Milord le sont bien davantage.
Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.
Je crois, si je voulois, qu'il me feroit la cour:
Il me fuit à toute heure,

EMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne se contraint guère;
Sa conduite avec vous est surtout cavaliere:
Trois jours après la noce, il vous néglige ainsi?
C'est prendre un peu trop-tôt les airs d'un vrai
Mari,

Et vous avez sujet de paroître rêveuse.

EMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le Marquis, à coup sûr, s'il étoit votre époux,
Se-

Seroit plus empressé, plus attentif pour vous;
 Il vous tient Milédy, fidelle compagnie:
 Loin d'en être jaloux, votre Mari l'en prie.

EMILIE.

Il est vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
 Qu'ils font, pour m'offenser, d'intelligence en-
 tre eux;
 Belfort est infidele & je viens de l'apprendre,

CONSTANCE.

De qui donc?

EMILIE.

Du Marquis, qui me l'a fait entendre,
 Mais d'un ton de complice & d'un air interdit,
 Comme un homme égaré, qui ne sçait ce qu'il dit
 Accablé sous le poids du crime qu'il confesse,
 Au point qu'il étoit prêt de tomber en foiblesse,
 Et qu'il m'a fait pitié tant il étoit défait.

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire au fond plus d'un secret;
 Mais Belfort qui vous trompe, est plus digne de
 blâme,

L'autre aspire du moins à consoler votre ame.
 Mon Sexe à de tels soins est toujours obligé;
 Il est doux d'être plaint, quand on est négligé.
 Pour démêler chez vous un point que j'appré-
 hende,

Puis-je dans ce moment vous faire une demande?
 Belfort est fait pour plaire & pour surprendre un
 cœur.

B 3

Par-

Parlez ; l'aimeriez-vous d'une sincere ardeur ?

EMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame avec fran-
chise,

Je chéris mon Epoux, sans que j'en sois éprise ;
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquans,
Mais mon cœur est tranquile, aussi bien que mes
sens.

CONSTANCE.

Bon, j'entens ; vous l'aimez par simple bienséance,
Et comme à la rigueur. Dans cette circonstance
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux ;
Votre sort en ce cas est moins disgracieux.

Le grand point dans la vie, autant qu'on en est
maître,

Est d'embellir l'état où le Ciel nous fait naître.

Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arran-
ger.

Il n'en est point par là, qu'on ne puisse changer.

Vous pouvez après tout, rendre le votre aimable ;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.

Milédy, pour trancher les discours superflus,
Regardez votre Epoux comme s'il n'étoit plus,
Et vivez sur le pié d'une Veuve à la mode,

Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'in-
commode ;

Qui toujours, du plaisir suit les impressions,
Mais qui défend son cœur des grandes passions,
Et court, d'un pié léger, après les ris sans cesse,
Sans s'écarter jamais des loix de la sagesse.

EMI-

EMILIE.

Je goûte ce conseil ; je peux suivre ce plan,
 D'autant mieux que Belfort n'est jaloux, ni tiran.
 Je payrai son mépris & son peu de tendresse,
 D'un dédain décoré de froide politesse,
 Telle que je l'aurois pour un homme inconnu,

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

EMILIE.

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage:
 Pour commencer d'abord à la mettre en usage,
 Le voilà qui revient & je l'entens monter,
 Je veux le prévenir & fors pour l'éviter.
 De me fuir le premier, il n'aura pas la gloire,
 La retraite pour moi devient une victoire.

S C E N E VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT à part.

LA voilà, par bonheur, seule présentement.
 Parlons-lui. (*haut.*) Ma cousine, arrêtez un mo-
 ment.

J'ai pour vous une Lettre.

CONSTANCE.

Et de qui je vous prie?

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La Mere d'Emilie

B 4

Vous

Vous l'écrit.

CONSTANCE.

C'est ma Tante? Ah! donnez ce billet.
Milord me permet-il?...

BELFORT.

Oui, Milord vous permet.
(Constance lit bas.)

Comment donc? en lisant la lettre d'une Tante,
Vous riez, rougissez? La chose est donc plaisante?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
Que je dois sur le champ vous la communiquer.

Elle donne la lettre à Belfort.

BELFORT lit.

„Il s'offre pour vous, ma Nièce, un parti
„que je crois très-convenable. Milord Fauster
„qui vous a vû chez moi, a pris pour vous u-
„ne belle passion, & vous demande en mariage.
„Il est riche; il vous aime. Voilà deux gran-
„des qualités pour vous rendre heureuse, vous
„qui n'avez que la beauté pour dot & la jeunef-
„se pour héritage. Milord, mon Gendre connoît
„particulièrement ce vieux Seigneur. Montrez-
„lui ma lettre & consultez-le là-dessus. Je sçais
„qu'il s'intéresse à vous, & je crois qu'il sera de
„mon avis, *à part.*

Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien! sur cette affaire,
Par-

Parlez, que me conseillez-vous ?

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux.

BELFORT.

Fauster a soixante ans ; de plus, il est gouteux,
Et ce seroit un meurtre : O ma belle Cousine !

CONSTANCE.

Songez, mon cher Parent, que je suis orpheline,
Et sans biens

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, & des réflexions
Plus sages

BELFORT.

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.

J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus for-
table,

Et préférable en tout à votre vieux Fauster.

Celui dont il s'agit a beaucoup de mon air :

Il est de mon humeur, au printems de son âge,

Il doit sur son Rival avoir tout l'avantage ;

Il est plus généreux & non moins opulent,

D'aussi bonne maison & beaucoup plus galant,

CONSTANCE.

Mais Milord Faufter m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.

Je vous apprens pour lui ce secret qu'on ignore.

Attendant que pour tel il s'ose présenter,

Il m'a chargé de le représenter.

De cet emploi charmant, je m'acquitte avec joye,
Souffrez qu'à vos regards mon transport se de-
plore,

Et persuadéz-vous dans cet heureux moment

Que je suis en effet moi-même votre Amant.

En cette qualité, j'ose belle Constance,

Vous déclarer un feu si plein de violence,

Que les flots d'un torrent sont moins impétueux,

Et ma rapide ardeur . . .

CONSTANCE.

Passe vite comme eux.

BELFORT.

Non. Votre nom, Constance, en fait le caractere ;

Elle sera durable, autant qu'elle est sincere,

Et mon cœur . . .

CONSTANCE.

Votre cœur prend le ton langoureux ;

BELFORT.

Non : de son naturel mon amour est joyeux.

Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,

Et je le suis aussi. Tout Amant triste ennuye :

C'est

C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
L'Amour est un enfant qui veut être amusé:
Quand il jouë & qu'il rit, il est charmant aimable;

Mais vient-il à pleurer? Il est insupportable.
Tenons-le vous & moi toujours en belle humeur;
Il s'en portera mieux. Bon, ce souris flateur
Me dit que mon esprit persuade le votre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.

Jusqu'au jour de l'Hymen inventons mille jeux,
Dançons, rions, chantons à l'unisson tous deux;
Par des transports de joye exprimons nos tendresses,

Faisons-nous joliment cent douces politesses.
(*Il lui baise la main.*)

CONSTANCE.

Doucement mon Cousin, vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'Amant transporté qui vous témoigne ici..

CONSTANCE.

Le Cousin & l'Amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet Amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est-là qu'un prétexte ...

BELFORT.

Ah! défabusez vous :

A

A cet époux enfin donnerez-vous la Pomme?
Repondez.

CONSTANCE.

Non, Milord.

BELFORT.

Pourquoi?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais par cet avantage il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence mon cœur préfère le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, O Ciel! penser comme vous
faites,

CONSTANCE.

Oui l'enjoûment chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces Messieurs sont ai-
mables;

Mais près des leurs, Milord, ils sont insupportables,
Méprisans, sans égards, infideles, cruels.

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon Ami . . .

CON.

CONSTANCE.

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligéante & l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous,
Et l'air dont vous vivez ici près d'Emilie,
Depuis le peu de tems qu'un même sort vous lie,
Me fait avec raison craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage & suiviez mon conseil,
Vous négligeriez moins une Epouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espece
Est fort mal excusé par une gentillesse ;

BELFORT.

Mais si la verité justifioit mes torts,
L'Amant en question vous plairoit il alors ?

CON-

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
L'Amour peut bien souvent se repaître de fables :
Mais l'Hymen est un Dieu plein de solidité.
Il établit ses droits sur la réalité.
Milord Faufter est vieux, mais du moins il existe :
Et je vais à ma Tante . . .

BELFORT.

Arrêtez-vous. J'insiste.
L'époux pour qui je parle, est réel de tout point :
Il est des plus vivans, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, Monsieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connoître,
Il va, sans plus tarder, se montrer à vos yeux,
Vous le voiez :

CONSTANCE.

Où donc ?

BELFORT.

Devant vous ; en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous seul.

BELFORT.

Et c'est aussi moi-même.

CONSTANCE.

Vous !

BEL-

BELFORT.

Oui: c'est moi qui suis mon Ami qui vous aime.

CONSTANCE.

Ah! vous me convenez, Monsieur, parfaitement.
Un homme marié, qui l'est nouvellement.

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainsi que tout le monde.
Voilà le préjugé, voilà comme on se fonde,
Comme on croit de léger sur la trompeuse foi
D'une vaine apparence.

CONSTANCE.

Il est vrai, je le ctois,
Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie

BELFORT.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire & le trait est fort bon.

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables.
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié dans le fonds.

CONSTANCE.

Vains propos.

BEL-

BELFORT.

Pour vous défabufer, apprenez-en deux mots.

CONSTANCE.

Je ne veux rien apprendre & rougissez dans l'ame.

BELFORT.

Sçachez.

CONSTANCE.

Allez, Monsieur, allez voir votre femme ,
 Vous jeter à ses piés, lui demander pardon,
 Et pour elle écoutant l'estime & la raison,
 Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée.
 Car vous le causez seul, j'en suis assez assurée:
 Ce reproche doit vous percer d'un vif remord.
 Un écart de l'esprit peut s'excuser, Milord,
 Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
 Et plus que vos discours, vos procedés m'eton-
 nent.

Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
 Et vous fuir désormais sera mon premier soin.

Elle sort.

S C E N E VII.

BELFORT *seul.*

Vous êtes dans l'erreur ; mais elle a pris la
 fuite.

N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
 J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
 Et ma raison vainquera son incrédulité.

SCE-

SCENE VIII.

LA FLEUR, BELFORT.

LA FLEUR.
AH! Monsieur . . .

BELFORT.
 Qu'as tu donc?

LA FLEUR.
 La douleur la plus grande,
 Mon Maître . . . Hélas!

BELFORT.
 Eh bien! Acheve.

LA FLEUR.
 J'apprehende
 Qu'il n'ait perdu, Monsieur, l'esprit entièrement.
 J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.
 Dis, quel mal?

LA FLEUR.
 Ses Vapeurs qui toujours le tourmentent:
 Et depuis qu'il a vû Madame, elles augmentent.
 Il est dans un état qui fait compassion.

BELFORT *à part.*
 Elle aura mal reçu sa déclaration.

LA FLEUR.
 Il se leve, il s'assied, il se calme, il s'agite,
 Il se plaint, il se tait, il prie, il iure ensuite,

Se promene à grands pas, il devient furieux,
 Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
 J'ai voulu doucement lui parler de son pere,
 Il m'a par un soufflet supplié de me taire,
 J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LA FLEUR.

Oh! ma joie a trouvé cette épreuve très-forte.
 Comme il voit cependant que je gagne la porte,
 Très-sagement de peur d'être encore battu,
 D'une voix égarée, il me crie; „Où vas-tu?
 „J'ai besoin de toy... Non... Sors... un mo-
 ment, demeure.

„Va dire de ma part à Milord tout à l'heure
 „Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
 „Et qu'il monte au plus vite à mon appartement.

BELFORT.

J'y cours.

LA FLEUR.

Auparavant permettez que mon zèle,
 Vous prévienne, Monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
 Il tient depuis tantôt sur Madame, & sur vous
 Des discours si nouveaux, fait des contes si foux,
 Que je n'ose les dire & qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quelsque soient ces discours, tu peux me les
 apprendre.

LA

LA FLEUR.

Il dit, Monsieur, il dit qu'il est secrettement
L'Epoux de votre Femme.

BELFORT,

Il le dit?

LA FLEUR.

Oui vraiment.

BELFORT *éclatant de rire.*

Ah! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée!

LA FLEUR.

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT *riant toujours.*

Ah! comme de son bien il peut en disposer.
J'aurois tort là-dessus de lui rien refuser.

LA FLEUR.

Vous riez de son mal, quand vous devez le plain-
dre!

BELFORT.

Va, ce mal dans le fonds n'est pas beaucoup à
craindre.

LA FLEUR.

Il fait, à chaque instant, de violens progrès,
Et j'apprehende tout de son dernier accès.
Sçachez qu'il est jaloux, mais jaloux à la rage.

BELFORT.

De qui?

LA FLEUR.

De vous.

C 2

BEL.

BELFORT.

D'Orville à ce coup n'est pas sage

LA FLEUR.

Votre Epouse vous aime, il le trouve mauvais.
 Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT.

La chose est trop bouffonne, & permets moi d'en
 rire.

LA FLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puisse vous
 dire.

BELFORT.

Le moyen que je tiens à ce dernier trait ci?

LA FLEUR.

Je pense que Monsieur a des vapeurs aussi?
 Pardon, si ma franchise . . .

BELFORT.

Oh! loin que tu m'offenses
 Tout ce que tu me dis, & tout ce que tu penses
 Me divertir si fort que j'éclate en vrai fou.

LA FLEUR.

Ne vous contraignez pas. Riez tout votre saou.
 Vos Vapeurs sont du moins joyeuses, agréables,
 Et telles qu'on les voit dans nos François aimables.
 Leur caractère plaît par un je ne sçai quoi.
 Ah! leur force me gagne & s'empare de moi.
 A présent, comme à vous, l'aventure me semble
 Très-

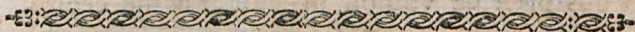
Très-comique en effet, & rions-en ensemble.

Il rit avec Belfort.

BELFORT.

Viens, montons chez ton Maître, & quand il
l'apprendra,
Lui-même, j'en suis sûr, comme nous en rira.

Fin du premier Acte.

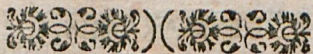


A C T E II.

SCENE PREMIERE.

EMILIE seule.

DE mon doute, à la fin, je suis trop éclaircie.
Du Marquis languissant la longue maladie,
D'un violent amour étie l'effet secret;
Et de ce feu fatal, c'est moi qui suis l'objet!
Voilà ce que j'ai craint, & ce qui me déchire.
La Fleur vient d'engager Marton à me le dire,
Pour presser le départ de son Maître attendu.
Ma raison en frémit; mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter, ni démêler mon trouble.
On vient . . . C'est le Marquis. Son aspect le
redouble.



SCENE II.

LE MARQUIS, EMILIE.

LE MARQUIS.

MADAME, je ne puis me taire plus long temps.
Je dois vous réveler des secrets importants.
J'ose, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter & me croire.

EMILIE,

Moi, pour votre avantage, & pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, Monsieur, de retourner en France.
Je sçai qu'on vous attend ; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir
dit ?

EMILIE,

Un Valet très-zelé.

LE MARQUIS.

Je demeure interdit.

à part.

Le Maraut!

EMILIE.

Vous devez croire un avis sincère,
Et suivre sans délai les volontés d'un Pere.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

EMI-

EMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime & la raison, l'honneur & la droiture,
Tout m'en fait une Loy dans cette conjoncture.

EMILIE.

Eh! qu'allez-vous, Marquis, vous mettre dans
l'esprit?

Revenez a vous-même; & songez qu'il s'agit
D'un Hymen, d'une épouse aimable, j'eune &
belle,

Qui vous doit

LE MARQUIS.

Je le sçai, Madame; & c'est pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

EMILIE.

Eh, partez donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chère.

EMILIE.

Mais vous n'y songez pas, votre raison s'altère.

LE MARQUIS.

Vous-même en ce moment vous êtes dans l'erreur;
Et pour la dissiper

EMILIE.

Vous m'affligez, Monsieur.

Votre état

LE MARQUIS.

Justement est un point qu'on ignore.

C'est trop vous le cacher: Apprenez que j'adore

EMILIE.

Je vois que votre esprit s'égare tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Non d'aignez jusqu'au bout entendre mon secret.

EMILIE.

A mes sages conseils, cédez plutôt vous-même.
Vous devez

LE MARQUIS.

Je ne puis, Madame, je vous aime.

EMILIE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sçachez en même temps que je dois vous aimer.
C'est un devoir chez moi, dont rien ne me dispense.

EMILIE.

Ah! c'est pousser, Monsieur, trop loin l'extravagance;
Et je fors.

LE

LE MARQUIS.

Arrêtez.

EMILIE.

J'en ai trop écouté.

LE MARQUIS.

Vous me désesperez par cette cruauté.

De grace accordez-moi le temps de vous instruire.

Il faut que je vous parle enfin, ou que j'expire.

EMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, je meurs, si vous ne m'entendez.

Vous m'avez vû mourant, vous en étiez la cause ;

Et pour peu qu'à mes vœux vôtre ame encor s'oppose,

Dans mon premier état je m'en vais retomber.

Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber.

EMILIE.

*à part.**haut.*

Il m'allarme. Ah ! Marquis, calmez la violence.

LE MARQUIS.

Ma vie ici dépend de votre complaisance.

Souffrez qu'à vos genoux

EMILIE *l'arrêtant.*

Asséyez-vous plutôt,

Vous en avez besoin: Vous êtes

C 5

LE

LE MARQUIS.

Non: il faut . . .

EMILIE.

Vous n'êtes pas, Marquis, en état de m'apprendre

LE MARQUIS.

Pardonnez - moi. Sur vous j'ai le droit le plus tendre,

Sçachez qu'un nœud secret que j'avoue en tremblant

EMILIE.

Il faut que malgré moi je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter, Ah ! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort.

EMILIE.

Non, Marquis, je souhaite.
Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez douc

EMILIE *troublée.*

On verra

Quand vous serez plus calme, on vous écoute.
ra

Votre trouble est trop grand; . . . & le mien
est extrême.

Adieu. *à part, en s'en allant.* Je ne sçai plus
ce que je dis moi-même.

SCE

S C E N E III.

LE MARQUIS seul.

J'Etouffe, je me meurs, je suis au désespoir;
 Et mon état présent ne peut se concevoir.
 J'ai frémi de parler; j'expire de me taire.
 Cetaveu si terrible, & que je n'ai pû faire,
 Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur:
 Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
 C'est la Fleur aujourd'hui, ce brouillon, cet in-
 fame,
 Qui des ordres d'un Pere a seul instruit ma femme
 Il me tarde déjà qu'il ne s'offre à mes yeux.
 Rien ne peut le soustraire au transport furieux
 Dont je suis justement Mais je le vois
 paroître.

S C E N E IV.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

T LE MARQUIS.
 E voilà donc, Maraut? je te tiens, double
 traître
 Ne crois pas m'échapper.

LA FLEUR.

D'où vient donc ce courroux?
 Ah! Monsieur, arrêtez. J'embrasse vos genoux.
 Que vous ai-je donc fait?

LE

LE MARQUIS.

J'admire la demande!

Ce que tu m'as fait ?

LA FLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton impudence est grande ;

Et je vais

SCENE V.

BELFORT, LE MARQUIS,
LA FLEUR.

LA FLEUR à Belfort.

AH ! je touche à mes derniers instans ;
Monsieur, vite au secours ; ne perdez pas de tems ;
Mon Maître pour le coup est dans la frénésie :
Arrêtez sa fureur . ou c'est fait de ma vie.

BELFORT *arrêtant le Marquis.*

Quel est donc ton dessein ? Qui cause ces transports ?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet. Laisse, au travers du corps,
Laisse que je lui passe à l'instant mon épée.

LA FLEUR.

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,

Il est homme à le faire , & sans ménager rien.

LE MARQUIS à *Belfort*.

N'arrête plus mon bras.

LA FLEUR.

Monfieur, tenez-le bien.

BELFORT.

Di-moi donc le fujet du courroux qui t'anime.

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni , je t'apprendrai fon crime.

LA FLEUR.

Ah ! c'est contre les loix.

BELFORT.

Il a raifon , Marquis.

Informe-nous du moins de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par, fes foins généreux, ma femme vient d'ap-
prendre

Qu'on veut me marier; & fans vouloir enten-
dre

Ce malheureux fecret qui nous pèse à tous deux,
Elle m'ordonne, Ami, d'abandonner ces lieux.

LA FLEUR.

Monfieur, en confcience, eh, pouvois-je la croire?
J'ai pensé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une fombre vapeur
Qui troubloit votre efprit;

LE

LE MARQUIS.

C'est un nouvel outrage.
Ah! je vais te prouver, Maraut, que je suis sage.

BELFORT.

C'est le prouver fort mal. (*à la Fleur.*) Sauve-toy.

LA FLEUR.

J'obéis.

S C E N E VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

NE t'en prends qu'à toi seul, si ta Femme,
Marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Jusqu'à lui déclarer ma passion en face ;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a, sur mes discours,
Elle a crû que j'avois la raison altérée ;
Et plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou ? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas, elle le croit vraiment ;
Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste...

BEL-

BELFORT.

Console-toy, mon cher, du malheur qui t'attriste.
 Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
 D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur,
 Et me croit, qui plus est, un fort mal-honnête
 homme.

Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'affomme ;
 Apprens un nouveau trait qui n'est pas moins
 fatal :

Ta Femme, en te quittant, vient de se trouver
 mal ;

Et de cet accident, c'est-moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel! ce que tu me dis, est il bien véritable ?

BELFORT.

Oui, Marton, tout en pleurs m'a parlé de sa part.

„Milord, m'a-t'elle dit, accourez sans retard.

„Tous nos secours sont vains auprès de votre
 Femme.

„Monsieur peut seul guérir les vapeurs de Madame.

Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non : je m'y suis mal pris.

J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris,

Et par des procédés choquants, desagréables,

Au lieu de l'engager par des façons aimables.

Je vais changer de ton; & près d'elle à présent

Je

Je serai si poli, je serai si galant,
Et si rempli d'ardeur...

LE MARQUIS.

Souffre que je t'arrête.
Il ne faut pas outrer. Il suffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'est pas assez; je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre soin:
Je m'en fais un devoir,

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'est le seul moyen, d'Orville de la mettre
En état de t'entendre, & de te pardonner.
A ce point par degrés, je prétends l'amener,
Et pour te mieux servir, gagner sa confiance,

LE MARQUIS.

L'épreuve est délicate, & mon esprit balance.

BELFORT.

Moy, je n'hélite plus; & malgré tes efforts...

LE MARQUIS.

Mais ton devoir t'oblige...

BELFORT.

A réparer mes torts:
Contre moi, tu le sçais, toute la maison crie;
Tout le monde me blâme en plaignant Emilie.

LE

LE MARQUIS.

Ah ! ma Femme t'adore : elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors ; je dois être seul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas.

S C E N E VII.

LE MARQUIS, BELFORT, EMILIE.

BELFORT *courant audevant d'Emilie.*

Q Uoy ! vous sortez, Madame, en l'état où
vous êtes ?

Je suis confus des soins & des pas que vous faites.
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement ?

EMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre santé m'est chère, & je ne puis trop pren-
dre . . .

EMILIE.

Le plaisir de vous voir suffit pour me la rendre.
Mais je vous croyois seul ?

BELFORT.

Et je le suis aussi.

LE MARQUIS.

Il est triste pour moi d'être de trop ici.

D

EMI-

EMILIE.

Je vous ai cru parti, Monsieur.

LE MARQUIS.

Non, Madame.

BELFORT.

Tous deux, vous le sçavez, nous ne formons qu'une ame.

Mon cœur peut devant lui s'épancher sans détour.
Je veux qu'il soit témoin de mon juste retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

EMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je serois moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, & je ne la suis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS.

Moy, je reste confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
Qu'en redoublant de soin, d'égard, de politesse.
Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,
(*bas au Marquis.*)

Ne vous quitter jamais... Fais-je bien? Qu'en
dis-tu?

LE MARQUIS *bas.*

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT *bas au Marquis.*

Mais l'action l'exige.

(*a*)

(à Emilie, lui prenant la main.)
Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS.

Plus froid, te dis-je.

ÉMILIE à Belfort.

Tiendrez-vous parole?

BELFORT lui baisant la main.

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS le tirant par la manche.

Doucement, vous passez votre commission;
Et ce baiser, morbleu . . .

BELFORT bas au Marquis.

Mais il est nécessaire.

Je dois le répéter. * Ce garant est sincère.

LE MARQUIS bas à Belfort.

Poursui, Bourreau; tu ris, tu trouves très-plai-
sant

De m'avoir fait Mari, pour être son Amant!

BELFORT.

En ce moment je goûte une joye infinie.
Mais la partagez-vous? parlez, belle Emilie.

LE MARQUIS.

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter;
Dans les yeux de Madame, on la voit éclater.

D 2

EMI-

* à Emilie, lui rebaisant la main.

EMILIE.

J'en fais gloire, Monsieur, bien loin que je m'en
cache,

J'aime trop mon Époux!

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache
Met le comble à mes vœux, & je ne conçois pas
Comment j'ai pû deux jours négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable?

EMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable.
Mais laissons-le passé; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS.

Madame, pour tous deux ce présent est charmant.
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

EMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable :
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déjà:

LE MARQUIS *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligéant pour moi que ce vœux-là.
e vous en remercie, & de toute mon ame.

BELFORT.

Ne parlons que de joye & de plaisir, Madame.
e veux, ce soir, je veux donner ici le Bal.
ous l'ouvrons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danserai mal?

BEL.

BELFORT.

Je prétends célébrer cette heureuse journée
 Comme le premier jour d'un nouvel hymenée.
 J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant ;
 J'y veux aux yeux de tous, rappeler l'enjouement.
 Mes torts ont éclaté, l'offense est solemnelle :
 La réparation le doit être comme elle,
 Je vais tout ordonner. Souffrez auparavant
 Que je vous reconduise à votre appartement.

EMILIE.

Oui, je veux en chemin vous prier d'une chose.

BELFORT *lui donnant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose.
 Adieu, prépare-toi, Marquis, à bien sauter.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

LA cruelle, en partant, ne daigne pas jeter
 Un regard seulement sur ma triste personne.
 Mais Belfort l'accompagne, & mon cœur en
 frissonne
 Va, la Fleur, sui leurs pas. Imagine un moyen
 Pour ramener Belfort, & rompre l'entretien.

LA FLEUR.

J'y vole.. Mais, Monsieur, vous les quittez à
 peine
 Quel

D 3

Quel prétexte, avec eux, voulez-vous que je
prenne ?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, Maraut ? Il en est cent pour un.
Pour me servir, le Sot, n'a pas le sens commun.
S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me
nuire.

Joins Belfort au plus vite ; & tout bas va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces
lieux,

Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche toi, Maraut, & vole sur ses traces.

S C E N E IX.

LE MARQUIS *seul.*

J'AI toutes les rigueurs, il a toutes les graces ;
On l'adore , on me hait ; on le cherche, on me
fuit ;

Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit ;
Et si tôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit & l'on se sent renaître.

On n'a des sentimens & des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui ;
Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences.

Dés que j'ouvre la bouche , on repond froide-
ment,
Et toujours pour me faire un mauvais compli-
ment.

Que

Que dis-je ? En cet instant ou je suis à la gêne,
 Ou je gémiss tout seul & dévore ma peine,
 Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
 Et l'on a des secrets à lui dire en chemin ?

SCENE X.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BElsfort vient-il ? Répons, tranquillise mon ame.

LA FLEUR.

Il ne peut pas, Monsieur, quitter si-tôt Madame.
 Ils sont (je les ai vûs) ils sont présentement
 Tous deux dans des transports, dans un ravisse-
 ment

Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS.

J'étouffe, je suffoque.

LA FLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
 Elle vient, a son bras, d'attacher, à mes yeux,
 Un Bracelet tissu de ses propres cheveux.

„ Mon cher petit Mari, tenez, gardez, dit elle,
 „ Gardez-bien ce doux gage ; & soyez-moi fi-
 delle.

Tous deux en même temps viennent de s'em-
 brasser.

D 4

LE

LE MARQUIS.

Tai-toy. Ce malheureux est fait pour m'annon-
cer
Des choses, des détails toujours désagréables.

LA FLEUR.

Est-ce ma faute à moi s'ils ne sont pas aimables?
Suis-je maître du sort & des événemens?
S'ils dépendoient de moi, je les rendrois char-
mans.

Un Courrier cependant a suspendu leur joye,
Je crois que vers Milord le Parlement l'envoye.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.
Milord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS.

Je respire, ces mots soulagent ma souffrance.

S C E N E X I.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

AH! Marquis, quel retour! quel changement
heureux!
Ma Cousine est enfin au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle
goûte;
Et Milord repentant.... Vous le sçavez, sans
doute?
Et la chose est publique.

LE

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris; vous en êtes charmé?

LE MARQUIS *troublé.*

Non . . . Si fait . . .

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joye à la nôtre.

Vous y devez, Monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux.

Allons, que la gayeté paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joye :
Plus j'en suis pénétré, moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des Epoux.

S C E N E XII.

LE MARQUIS, CONSTANCE,

BELFORT.

CONSTANCE *d Belfort.*

Vous venez à propos, & je parlois de vous.

D 5

En

En bien présentement vous vous faites connoître ;
Et vous voilà, Monsieur, tel qu'un Mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux.
C'est le seul, c'est l'unique, où j'aspire entre nous,
Dans les empressements que j'ai pour Emilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous que je chéris,
Constamment chaque jour, quand nous serons
unis.

CONSTANCE.

Comment ? vous revenez encore à vos folies ?

BELFORT.

Oh ! pour m'en corriger, elles sont trop jolies.

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut ? . . .

BELFORT.

Oui, d'Orville est discret,
Et pour un tel Ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Ce changement, Monsieur, qui s'est fait en vous-
même,
Ces soins pour votre Femme, & ces transports
subits,
N'étoient donc que joués, & n'étoient pas sentis ?

BEL-

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.
Ne m'estimez pas moins. C'est au fonds un my-
stère,

Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir.
Pardon; présentement je n'ai pas ce loisir.
Une Affaire d'état demande ma présence;
Et je n'ai pas voulu paitir, belle Constance,
Sans avoir pris congé de vous & du Marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars?

BELFORT.

Oui; Serviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis.
Te parler plus long-temps, ni rester davantage.
Madame, en vous quittant, je vous paroiss volage
Haïssable, bizarre, & même extravagant.
Mais quand je reviendrai, vous me verrez char-
mant,
Sage, aimable, discret, digne enfin de vos charmes
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE,

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux

(au)

(au Marquis.)

Je te laisse-le soin de divertir ces Dames.
Le talent d'un François est d'amuser les Femmes.

LE MARQUIS *retenant Belfort.*

Emilie

BELFORT *bas au Marquis.*

Eh! ce soir tu la détromperas.

LE MARQUIS.

Je n'aurai plus ce droit, quand tu n'y seras pas.
A mon état cruel tu dois être sensible.
Recule ton voyage.

BELFORT.

Il ne m'est pas possible.
Je vais au Parlement, où je suis appelé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende.

BELFORT.

Comment? Quand il est assemblé?

LE MARQUIS.

Je te conjure, Ami . . .

BELFORT.

Tes instances sont vaines.
Adieu. Je reviendrai, Marquis, dans trois se-
maines.

LE MARQUIS.

Trois semaines! Milord, ah! c'est pour en mourir.

BEL-

BELFORT.

Laisse moi ; car je crains de me voir retenir
Par un autre embarras, qui n'est pas moins étrange ;
Emilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ?

BELFORT.

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet,
Je sçai qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS.

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT.

Elle vient. Je ne puis éviter la tempête.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, BELFORT, EMILIE,
CONSTANCE, LA FLEUR.

EMILIE à Belfort.

Monsieur, me voilà prête à marcher sur vos
pas ;
Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte.
Mais, Madame, je pars pour affaire, à la hâte ;
Et vous me jetteriez dans un dérangement...

EMI-

EMILIE.

Je vous prouve par-là mon tendre attachement,

BELFORT,

Mon cœur en est touché d'une façon très-vive ;
Mais

EMILIE.

Quoique vous disiez, il faut que je vous suive.

BELFORT.

Vous m'embarrassez fort. Je n'ose commander ;
Mais je vous prie en grâce, & daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif . . .

EMILIE.

Ma raison est meilleure.

BELFORT.

Constance, le Marquis, tout le monde demeure.

EMILIE.

Excusez moi, Monsieur ; nous allons tous partir.
Avec Milord Fauster Constance va s'unir.

Et puisqu'au Parlement vous allez prendre place ;

Je dois suivre vos pas. J'aurois mauvaise grace

De rester seule ici, quand vous serez absent.

Pour Monsieur, vous sçavez très-positivement

Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que per-
sonne.

BELFORT.

Il le peut comme Ami.

EMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne

Que vous ne pressiez pas vous-même son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE.

Milord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moy. Je dois . . .

EMILIE *montrant la Fleur.*

Ce Domestique,
Pour hâter son rappel, exprès est envoyé;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son Maître en France se dispose.

LA FLEUR *à part.*

J'ai tout gâté tantôt, & réparons la chose.

EMILIE.

N'est-il pas vrai, la Fleur, que son Pere l'attend,
Pour former ce lien?

LA FLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.
Mais j'ai, depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet, & fait taire mon zèle.
Ici, depuis trois jours, mon Maître est marié.

EMILIE.

Marié!

LA FLEUR.

Comme vous, je me suis recrié.

EMILIE.

Son Pere blâmera peut-être sa conduite.

Pour

Pour moi, j'en suis charmée, * & je l'en félicite.

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LA FLEUR *à Constance.*

Vous étiez de la nôce.

EMILIE.

A mon tour, ma surprise....

LA FLEUR.

Vous en étiez aussi, Madame la Marquise.

CONSTANCE.

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau:
C'est un mal général.

EMILIE *à la Fleur.*

A qui dans ce Château

A-t'il donc pû s'unir?

LE MARQUIS *à part.*

Je treinble.

BELFORT *à part.*

Je frissonne.

LA FLEUR.

C'est, Madame....

EMILIE.

A qui donc?

LA

* *Avec une joie contrainte, & mêlée d'un dépit caché.*

LA FLEUR.

C'est à votre Personne,

EMILIE.

A moy ? Quelle folie !

CONSTANCE *éclatant de rire.*

Ah, le trait est charmant !

à Emilie.

Sur ce nouvel hymen, je vous fais compliment.
 Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire ;
 Mais vous n'en sçavez rien ; & c'est ce que j'admire.

LA FLEUR.

Le Contrat est garant de tout ce que je dis.
 Il est fait sous le nom de Monsieur le Marquis ;
 Et Milord est lui-même inventeur de la ruse.

EMILIE *à Belfort.*

Vous ne démentez point la Fleur qui vous accuse ?

BELFORT.

Il dit la vérité. D'Orville est votre Epoux.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds.

BELFORT.

Je tombe à vos genoux.

LA FLEUR.

Je m'y prosterne aussi.

E

EMI-

EMILIE.

Je doute si je veille,
Je n'ose en croire ici ma vue & mon oreille

LE MARQUIS.

Faites grace à l'amour,

BELFORT.

Excusez l'amitié.

LE MARQUIS.

D'un Mari tout-à-vous ; ma Femme, ayez pitié.

CONSTANCE.

Mais leur ton me séduit ; je commence à les
croire.

BELFORT.

Pour le bonheur commun

LE MARQUIS.

Pour votre propre gloire
Je meurs à vos genoux, si je ne vous fléchis.

EMILIE.

Mes sens sont à la fois révoltez & ravis.
Je brûle de parler, & je ne puis rien dire.
Mon orgueil est blessé ; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS.

Aurois je le bonheur de n'être point hai ?
Ah ! ne rougissez pas d'aimer votre mari.

EMILIE.

Non, je n'en rougis plus ; tout haut je le publie.
Ce

Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie;

LE MARQUIS.

Tous mes vœux sont comblez par un aveu si
doux.

De votre choix enfin je me vois votre Epoux;
Et de ce seul instant qui guérit mes allarmes,
Je compte mon bonheur, je possède vos char-
mes.

LA FLEUR.

La victoire est à nous, & je suis triomphant.

CONSTANCE à *Emilie*.

Ah! ma joye est égale à mon étonnement.

BELFORT à *Constance*.

Eh bien, vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter sur vous?

BELFORT.

Oui, tout-à-fait.

Quand on est Ami tendre, on est Mari parfait.

F I N.



15

106877

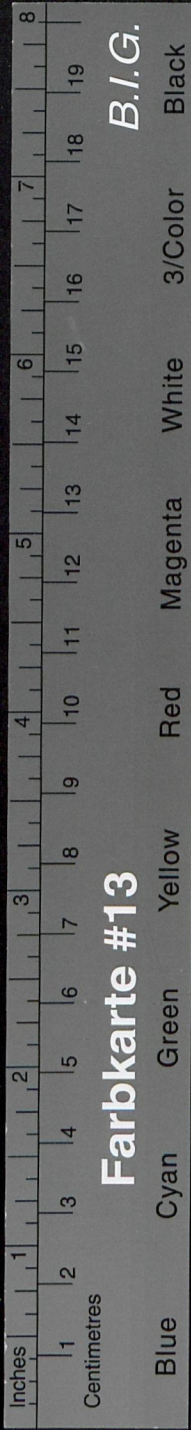
106877

106877

106877

106877





L'EPOUX
PAR
SUPERCHERIE,
COMEDIE
EN DEUX ACTES,
EN VERS,
PAR MONSIEUR
DE BOISSY,

DI
2667 f



VIENNE EN AUTRICHE.

PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur
de sa Majesté Imperiale & Royale.

106877

M D C C L I I I .